L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE FAUCON ET L'ÉPERVIER.

Déjà, en parlant du symbolisme christique de l'Aigle[1], j'ai essayé d'établir que le Faucon et l'Épervier, au moins en Égypte chrétienne, ont été chargés jadis d'un rôle emblématique analogue à celui que les autres parties de la Chrétienté primitive ont attribué au roi des airs.

Ce sont plus particulièrement le faucon-pèlerin et surtout le petit faucon-crécerelle — le hobereau, — qui ont eu plus que tous autres animaux, la faveur dans les arts religieux de l'Égypte ancienne.

Dès le temps de la première dynastie, trois mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, le pharaon Smerket, successeur du grand Ménès, prenait le titre de Roi-Faucon. Le noble oiseau était déjà ce qu'il est toujours resté depuis, le *totem*, le génie protecteur de la personne royale, en même temps que l'une des images les plus révérées de la Divinité. Un peu plus tard, au temps du grand empire memphite, le formidable Khephren, le bâtisseur de la plus haute des Pyramides et du grand Sphinx, eut pour le Faucon divin et protecteur un culte qu'il affirma partout, et que ses successeurs et son peuple gardèrent jusqu'à l'anéantissement du culte égyptien.

I. — LE FAUCON D'HORUS.

Pour l'Égypte d'alors, l'image splendide de la Divinité, c'est Amon, le Soleil ; une triade ou trinité gouverne le monde : Amon, l'expression suprême de la Divinité ; Râ, qui est le Soleil agissant, que le Pharaon incarne sur la terre ; et Phtah, qui représente surtout la paternité divine, protectrice de toutes choses. En Phtah, se concentre une seconde triade : Phtah lui-même, le dieu père et roi de tout ; Horus, cœur de la Divinité, son intelligence et sa bonté ; Thot verbe de la Divinité.

Assurément, c'est là un tableau un peu bien simplifié de la théogonie compliquée de la religion égyptienne, pour en arriver à préciser le sens d'Horus, cœur de Dieu, qui fut, depuis l'origine, représenté symboliquement par l'image du Faucon ; Horus, dont la nature donna à la religion égyptienne son caractère très à part parmi les religions

[1] In *Regnabit*, t. X, n° XII (mai 1926), p. 487-504.

anciennes, reconnu par tous aujourd'hui[1], de religion de bienveillance, de bonté, alors que tous les Baals et les dieux de l'Assyrie, de la Chaldée, de la Babylonie et des autres grands peuples étaient des dieux terrifiants, et que pour les Hébreux, le Dieu véritable, Yahweh, notre Dieu, se présentait avant tout sous les aspects d'un maître sévère et d'un justicier.

Des qualités très particulières ont valu aux faucons, et notamment au faucon hobereau, l'honneur d'incarner, dans l'art sacré d'Égypte le mythe si sympathique et si grand du dieu Horus : C'est que, malgré l'âpre fierté de son caractère, il s'approche plus que les autres rapaces de la demeure des hommes et daigne, quand elle s'élève très haut, la partager avec lui. Horus aussi, disaient les pontifes d'Égypte, Horus, cœur et bonté de l'Être divin, se penche vers nous plus que les autres dieux. Ne voyaient-ils pas les faucons, alors que leurs congénères recherchaient les rochers ou les forêts lointaines, se reposer et nicher en confiance dans les sommets de leurs palais et de leurs temples ?

Même capturé adulte, le faucon devient relativement familier ; et pendant que j'écris ces lignes, l'un d'eux, blessé d'un coup de feu et guéri depuis longtemps, se tient immobile en liberté à portée de ma main, et daigne se laisser caresser, ce qui est l'extrême limite de la condescendance chez un rapace.

Intelligent, et plus fidèle que les autres oiseaux de vol, le faucon fut dressé de très bonne heure pour la chasse par le monde antique, car des documents arméniens nous le montrent entravé, selon la méthode des veneurs, dès l'époque préhistorique du fer[2] (Fig. I).

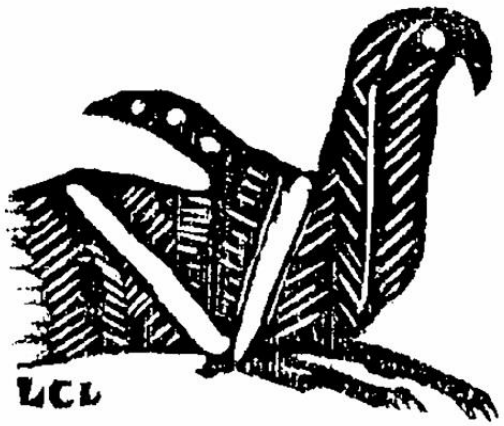


Fig. I. — Faucon de chasse entravé.
— *Document préhistorique d'Arménie.*

[1] Cf. Major Russo, *L'Atlantide et le Maroc*, in *Atlantis*, t. II, n° 12, (nov. 1928), p. 28.
[2] Cf. de Morgan, *L'Humanité préhistorique*, p. 173.

Les Égyptiens avaient bien étudié les habitudes des faucons, et telles de leurs œuvres d'art qui semblent nous les représenter en des poses de pure stylisation l'ont saisi pourtant au naturel sous l'empire de certaines impressions qu'il sait fort bien exprimer, et qui ont servi l'emblématique des sacerdoces de Thèbes et de Memphis.

Dès l'époque du pharaon Khephren, vers 2800 avant notre ère, cette emblématique était dans tout son épanouissement, et le Faucon s'y montre partout. Sur la bannière royale de Khephren, le Faucon, coiffé de la double tiare souveraine d'Égypte, surmonte une inscription hiéroglyphique composée du vase-cœur, du sceptre des dieux et du signe de l'unité, ce qui doit être lu littéralement ainsi : « Horus-Faucon, Roi, cœur du dieu unique » (Fig. II).

Fig. II. — Horus, cœur du dieu unique sur la bannière royale de Khephren.

Et quand le même puissant monarque fit tailler dans la pierre très dure, l'impressionnante statue qui le représente aujourd'hui au Musée du Caire, l'artiste figura l'oiseau d'Horus, le Faucon-dieu, couvrant de son corps la nuque du pharaon. Et c'est là, disent nombre d'égyptologues, l'emblème de la protection d'Horus sur la personne royale. Oui, certainement ; mais il y a plus. Il y a bien plus. Et tous ceux qui aiment les hautes pensées seront heureux de cette précision : Le Faucon divin est représenté ici dans l'acte même de féconder la pensée du Pharaon, mandataire terrestre de la Divinité (Fig. III). Il lui infuse ainsi sa nature divine ; il anime son intelligence. Khephren par l'opération d'Horus-faucon, « cœur du Dieu unique », devient fils de Dieu. Il pourra, sur ses monuments invoquer « son père Amon », et se présenter, à ses peuples comme l'Inspiré ; comme l'interprète, absolument infaillible, des volontés divines[1].

[1] Pour les rapports mystiques du pharaon et du Faucon, son génie protecteur, voir les pages admirables d'Alex. Moret dans *Mystères égyptiens*, notamment de la page 157 à 172.

Fig. III. — Khephren et le Faucon divin. *Statue du Caire.*

Comme tous les grands dieux d'Égypte, qui ne sont que les personnifications des qualités ineffables du dieu unique, Horus est un père fécond, et ses représentations nous le montrent souvent tenant dans ses doigts la Clef de vie (Fig. IV), ou bien couronné de la fleur du Lotus, la Fleur de Vie[1].

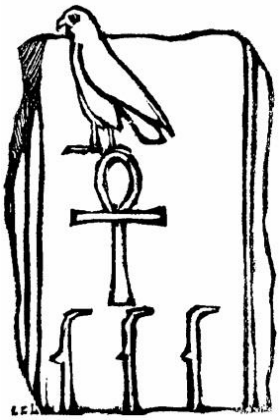


Fig. IV. — Le faucon et la Clef de vie. Sculpture de Thèbes.
(Collection Charbonneau-Lassay).

Ne serait-ce point au fastueux Khephren qu'il faudrait attribuer la prestigieuse tête de faucon en or, brisée au col, du Musée du Caire et qui est approximativement datée du milieu du troisième millénaire avant notre ère[2] ? Elle nous fait entrevoir le profil d'un superbe oiseau d'or de près d'un mètre de longueur, qui ne pouvait avoir qu'une destination religieuse.

Dans une des plus anciennes conceptions théogoniques du sacerdoce thébain entrait aussi le dieu Ronsou, fils d'Amon et de la déesse Maut, qui constituait, comme Horus, fils d'Amon et d'Isis, la seconde personne d'une triade ou trinité divine. Et, comme

[1] Voir S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, t .II, vol. II, p. 175, n° 7.
[2] Cf. H. Feichheimer, *La sculpture égyptienne*, p. 45.

Horus, les Thébains l'ont souvent représenté avec une tête d'épervier ou de faucon ; mais il n'eut jamais la vogue du bon Horus avec lequel il est souvent confondu[1].

II. — LE FAUCON, EMBLÈME DE LA VIGILANCE DIVINE.

La vigilance à l'endroit de l'objet aimé, est la qualité propre, le fait instinctif, du cœur qui aime ; la vigilance d'Horus, cœur aimant de la Divinité, trouva dans le Faucon un emblème d'une convenance parfaite.

De même que la grue, qui fut dans tous les pays d'Orient et d'Occident, un emblème de vigilance[2], le faucon au repos ne se tient que sur une patte, l'autre étant levée ; comme le lion, disaient les anciens naturalistes, le faucon ne ferme jamais les yeux en dormant : la seule chose que je puisse dire à ce sujet, c'est que j'ai essayé bien des fois, durant la nuit, de surprendre mes faucons familiers avec leurs yeux fermés et que je n'y suis pas encore parvenu.

III. — L'ŒIL D'HORUS.

Indépendamment de la personne du dieu, et du corps du Faucon son emblème vivant, l'Œil d'Horus fut souvent figuré seul dans les hiéroglyphes ou dans le décor de l'art égyptien, sous la forme de celui de l'oiseau, très stylisé (Fig. V).

Fig. V. — L'œil° d'Horus des Hiéroglyphes, d'après Ph. Virey,
Religion de l'ancienne Égypte, p. 240.

L'Œil d'Horus-faucon fut un idéogramme très chargé de sens qui évoquait tout ce que la divinité avait produit de meilleur pour la subsistance et l'agrément des êtres. Son regard purifiait en les consumant les chairs des défunts, et, de lui, était censé descendre le feu nouveau chaque année, particularité par quoi l'érudit Ph. Virey a pu faire un rapprochement frappant entre cette cérémonie égyptienne et multimillénaire du feu nouveau et nos belles cérémonies chrétiennes de l'Office du Samedi-Saint que l'Église considère comme des rites de renouvellement commençant par l'allumage solennel du feu nouveau, image de Jésus-Christ, la lumière monde, éteinte et ressuscitée[3] ».

---

[1] Cf. Ph. Virey, *Religion de l'ancienne Égypte*, p. 76, 183, 279 et 307.
[2] Voir tous les anciens traités d'Héraldique, notamment V. de la Colombière, *La Science Héroïque*, 1669, p. 365, n° 75.
[3] Ph. Virey, *Religion de l'ancienne Égypte*, p. 299.

IV. — LE FAUCON, IMAGE DE L'ÂME HUMAINE CHEZ LES ÉGYPTIENS.

Quand le Faucon emblématique, dans l'art égyptien, porte, sur son corps d'oiseau, une tête humaine, il est une des images de l'âme de l'homme. Dans ce sens, dit Maspéro, les artistes de la Haute-Égypte et de l'antique Éthiopie, ont même parfois « substitué un corps humain à celui de l'oiseau, tout en conservant le plumage[1] ». Et J. Capart estime que cette étrangeté répond à une modification du dogme, en Égypte méridionale[2].

Pour ce rôle d'emblème de l'âme, le naturel de l'oiseau choisi servait admirablement les désirs des symbolistes. De même que l'âme humaine, doit chercher les hauteurs et ne se point attarder dans les bas-fonds de matérialités où elle doit pourtant descendre, de même aussi le faucon libre dans l'air, recherche les hautes cimes, les sommets des rochers ou les faîtes des édifices, et dans le privé de la fauconnerie ou dans l'appartement de son maître, c'est toujours au plus haut point accessible qu'il va se fixer.

Et puis, pour l'Égyptien, le dieu suprême, qu'il ait été appelé Amon, Râ ou bien Aton sous Aménophis IV, c'est le Soleil ; et l'acte saint par excellence c'est l'union de l'âme à lui, Or, regardez le faucon-crécerelle quand, après plusieurs sombres journées il sent descendre sur lui les chauds rayons du soleil, au matin d'un beau jour. Délibérément et tout droit, ses yeux, ronds comme l'Astre, se fixent sur le disque de feu, se rivent à son éclat sans en être éblouis[3] ; sa poitrine se bombe et s'offre, et ses plumes se gonflent ; peu à peu, ses ailes s'étendent et son bec s'entrouvre ; sa chair palpite sous une respiration rythmée. On sent qu'il absorbe en lui du soleil et qu'il est en communion intense avec l'Astre ; l'oiseau alors est vraiment très beau. En cet instant, le passereau doit pouvoir l'approcher impunément et la musaraigne trotter à ses pieds : le faucon est à son Soleil !

Certes, tous les faucons ne manifestent pas aussi intensément leur bonheur sous la caresse ardente, parce que ces oiseaux sont éminemment personnels, mais certains, les jeunes surtout, sont alors extraordinairement expressifs, et ce que je viens de dire, les mystiques d'Égypte l'avaient observé comme je l'ai vu vingt fois. Leurs théologiens et leurs symbolistes auraient-ils pu trouver meilleur emblème en toute la faune pour figurer les plus hautes âmes et la tension de leurs contemplations.

Et cela peut faire comprendre les honneurs funéraires que l'Égypte rendait aux Éperviers et aux Faucons sacrés qu'ils momifiaient très richement parfois, après leur mort, comme aussi les Ibis du dieu Thot[4] (Fig. VI).

---

[1] Maspéro, in *Revue de l'Hist. des Religions*, t. LXVII, (1913), n° 1, p. 28.
[2] Cf. J. Capart, *Ibid*. — *Bull. critiq. des Relig. d'Égypte*.
[3] « Ces oiseaux sont les seuls (avec les aigles) qui peuvent voir facilement et sans peine les rayons du soleil. Sans fermer les yeux, ils s'élèvent très haut et la flamme divine ne leur fait aucun mal ». Elien, *De nat. anim*. X, 16, (IIIe siècle).
[4] Voir Passalacqua, *Catalogue raisonné et historique des Antiquités découvertes en Égypte par J. Passalacqua, de Trieste*, Paris, 1826, p. 20 et 234.

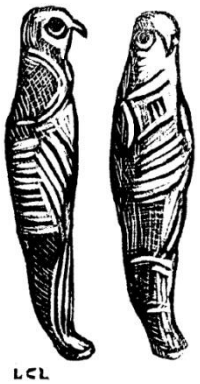


Fig. VI. — Faucon momifié (Thèbes).
Collect. de M. le Comte Fr. Rilly.

V. — LE FAUCON DANS L'ART CHRÉTIEN.

Je ne connais aucun texte ancien qui vienne appuyer la certitude que nous avons du rôle d'emblème de Jésus-Christ attribué au Faucon par les chrétiens des premiers siècles en Égypte.

Par contre, les documents figurés nous prouvent qu'une assimilation allégorique a certainement été faite par eux entré Jésus et Horus, fils d'Amon et d'Isis : Après Dôlger[1], André Boulanger cite une gemme gravée portant l'image du dieu Horus, avec la désignation : « CHRISTOS[2] » ; et dans cet inépuisable trésor de notre passé religieux qu'est le *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne*, Dom H. Leclercq, reproduit une peinture de la catacombe égyptienne et chrétienne de Karmouz qui représente Jésus « foulant aux pieds le lion et le dragon », selon la parole de David[3], et il rapproche très opportunément cette œuvre d'art d'une stèle alexandrine du Musée de Gizeh qui montre le dieu Horus foulant sous ses pieds les crocodiles typhoniens[4].

On comprend très bien que le Didascalée d'Alexandrie, cette haute école chrétienne du IIIe siècle dont j'ai déjà parlé à propos du Sphinx[5], et qui s'efforça de faire accorder avec le Christianisme tout ce qui, dans le passé religieux de l'Égypte, pouvait être accepté par la religion nouvelle, le Didascalée, dis-je, savait très bien que, partout où le Faucon emblématique se voyait sur les monuments anciens de l'Égypte, il y figurait Horus.

D'où nous sommes autorisés à penser que la très grande majorité de rapaces figurés sur les œuvres de l'art chrétien d'Égypte sont des faucons et non des aigles.

---

[1] Dôlger, *Ichtus*, t. II, p. 256, pl. 36.
[2] Cf. A. Boulanger, *Orphée*, p. 148.
[3] David, *Psaume*, XC, 13.
[4] D. H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. I, vol. I, col. 1137-1138, fig. 285 et 286.
[5] *Regnabit*, t. XV, sept-oct. 1928, p. 141.

L'iconographie emblématique de l'Aigle en Egypte ancienne est nulle, ou peu s'en faut. Après l'introduction du Christianisme, l'Aigle apparaît un peu plus souvent à la faveur du *Livre d'Ézéchiel*, et des représentations emblématiques des Évangélistes. En dehors de ces deux cas elle est une telle exception qu'en l'église de Baouit, Ve siècle, où cet oiseau est peint tenant dans ses serres la Clef de vie des anciens dieux égyptiens, le peintre jugea bon d'écrire tout à côté : « Ceci est un aigle, AETOC ».

Et cela suffit à nous prouver que sa représentation était bien une exception, sans quoi l'image seule du rapace eut suffi.

D'où nous pouvons conclure que les oiseaux rapaces figurés sur les stèles funéraires chrétiennes d'Antinoé, d'Akmin et d'Erment[1] (Fig. VII), etc. ne sont point image de l'Aigle, mais la traditionnelle image du Faucon, l'antique emblème de l'âme humaine en cette contrée, et aussi symbole de résurrection comme l'Aigle, l'image du Faucon d'Horus à laquelle la religion chrétienne donna tous les principaux sens mystiques et allégoriques de l'Aigle. L'éminent égyptologue Gayet ne s'y trompa pas quand il signala la découverte faite par lui, dans une sépulture des premiers temps chrétiens, en la nécropole d'Antinoé, du portrait d'une femme qui tient en main la croix de vie, et près de laquelle un Faucon, au vol abaissé, se tient au-dessus d'un autel[2].

Fig. VII. — Stèle funéraire d'Erment (Égypte).
Le faucon entre l'Alpha et l'Oméga y figure le Christ.

Aussi bien, la transposition au Faucon d'Égypte des caractères emblématiques de l'Aigle était elle facile à faire :

[1] Voir H. Leclercq, in *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. III, vol. II, col. 2835.
[2] Cf. Gayet, *L'exploration des nécropoles gréco-byzantines d'Antinoé* in *Annales du Musée Guimet*, 1902, p. 31.

Nous l'avons vu[1] :

— L'Aigle a été l'emblème du triomphe de Jésus-Christ.

Et dans l'Égypte ancienne le Faucon paraît dans tous les triomphes des pharaons, fils terrestres d'Amon.

— L'aigle à été, chez les Anciens, l'oiseau solaire par excellence.

Et chez les Égyptiens, le Faucon, fut par excellence, l'oiseau du soleil divin ; et il apportait sur terre le feu nouveau[2].

— L'Aigle était, chez les Grecs et les Romains, un emblème de résurrection.

Et l'œil de Faucon d'Horus purifiait les morts et les préparait à vivre une vie nouvelle.

— L'Aigle fut, chez les Chrétiens, l'emblème du Christ combattant, à cause de sa haine des reptiles.

Et voilà que les naturalistes Pline et Elien nous apprennent, qu'en Égypte, les Tentyrites adoraient les éperviers et les faucons, ennemis des crocodiles et destructeurs de leurs petits, alors que les Coptites qui regardaient ces reptiles comme des animaux sacrés[3] crucifiaient les faucons qu'ils pouvaient capturer.

Et nous avons vus que sur une stèle d'Alexandrie, Horus écrase, sous ses pieds, des crocodiles.

— L'Aigle qui montait jusqu'à l'Olympe païen, pour en redescendre comme imprégné des faveurs divines, devint à cause de cela, chez les Chrétiens, l'emblème de Jésus médiateur, et des grâces apportées du ciel en terre par lui.

Et l'ancien art égyptien nous montre le Faucon descendant du ciel, porteur des sceaux du Dieu unique (Fig. VIII).

Ajoutons qu'en Égypte, et chez plusieurs des grands peuples de l'Ancien Monde, les contemplatifs ont eu pour le Faucon plus d'estime et de considération que pour l'Aigle ; ainsi, dans les Mystères de Mithra, le grade initiatique de Père-faucon, supérieur à celui de Père-aigle, était le second dans l'échelle des douze degrés que comportait l'initiation complète du myste[4].

---

[1] In *Regnabit*, mai 1926, p. 487-504.
[2] Ph. Virey, *loc. cit*.
[3] Cf. Clermont-Ganneau, *Horus et saint Georges*, in *Revue archéologique*, 2e sér. t. XXXII, (1876), p. 198.
[4] Cf. G. Soldi, *Les cylindres babyloniens*, in *Rev. Archéol*. 2e sér. t. XXVIII, (1874), p. 123.

Fig. VIII. — Faucon d'or tenant les sceaux divins (Byblos).
Cf. Aréthuse, fasc. 10, (juillet 1924), pl. LXIV.

Nous pouvons donc tenir pour certain que, dans l'Égypte chrétienne tout au moins, le Faucon a bien été l'un des emblèmes du Seigneur Jésus. Parlant des saints de ce pays, saint Jérôme nous dit : « Les bêtes parlent des grandeurs du Christ[1] ». L'École alexandrine qui a bien accepté pour le Sauveur, le vieux symbolisme égyptien qui faisait de la grenouille un symbole de résurrection[2] aurait-elle pu méconnaître la noblesse du Faucon d'Horus !

VI. — LE FAUCON EMBLÉMATIQUE EN OCCIDENT.

L'Occident qui fit si grand cas du Faucon, comme oiseau de chasse noble, ne lui donna cependant aucun rôle honorable dans l'emblématique religieuse, réservant tout pour l'Aigle.

Il faut pénétrer dans certains milieux ou groupements fermés pour le rencontrer en des situations intéressantes. Chez les alchimistes, par exemple, qui, à la suite d'Ostanès, firent entrer ses œufs, pour cinq onces, dans la préparation de l'Eau-divine servant à essayer la production artificielle de l'or[3].

Certaines confréries d'ouvriers couvreurs prirent le faucon-crécelle, le hobereau, pour leur oiseau symbolique. Ces ouvriers ne le rencontraient-ils pas dans les toitures en poivrières des tours, et ne trouvaient-ils pas sa nichée dans les charpentes des cathédrales ? Et puis l'attitude même du faucon au moment de son envol ne reproduit-elle pas absolument la forme du marteau des couvreurs ? Ce qui explique que l'on trouve gravés, l'un près de l'autre, sur les murs du château de Montsoreau, en Anjou, l'outil quotidien du couvreur et le noble oiseau (XVe siècle), (Fig. X).

[1] St Jérôme, *Œuvres.* — *Vie de St Paul l'Ermite*, traduct. A. Martin, sér. IV, p. 231.
[2] Voir Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét*. fasc. LXIII, col. 1810.
[3] Ostanès, *A. Petasius, sur l'Art sacré et divin*, II, traduct. Marcellin Berthelot, *Collection des anciens alchimistes grecs*, p. 251.

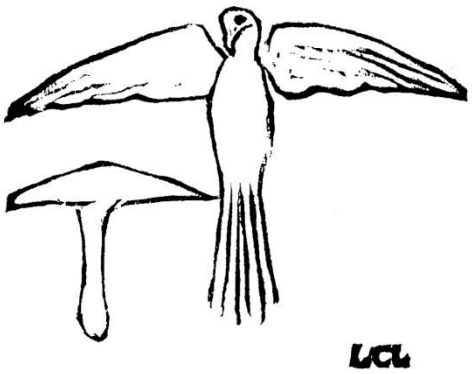


Fig. IX. — Le Faucon et le marteau de couvreur.
— *Graffite de Montsoreau (Maine-et-Loire).*

Ce sont les ailes du Faucon séparées de son corps et réunies qui ont formé, croit-on, le « vol » héraldique, celui des Montpensier, par exemple ; image de l'âme éprise d'idéal élevé et qui, dégagée de la matière et du poids du corps, habite par la pensée les espaces lumineux et sereins (Fig. X).

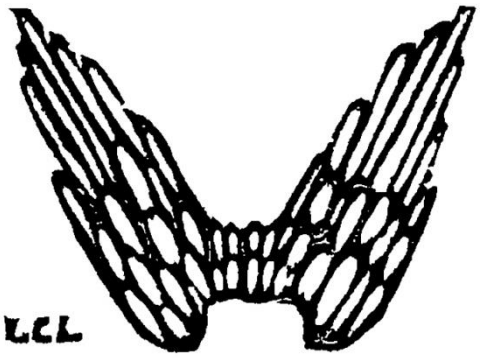


Fig. X. — Le « vol » héraldique,
cf. V. Bouton, *Nouv. traité des armoiries*, p. 446, n° 677.

Et je ne puis m'empêcher d'évoquer ici la séculaire et cruelle habitude qu'avaient jadis, et qu'ont encore au fond des campagnes, les paysans du Poitou, de clouer sur leurs portes les rapaces de leur pays parmi lesquels domine, de beaucoup, le faucon-hobereau, et de rapprocher cet usage de ce que Salomon Reinach dit des grecs primitifs qui crucifiaient des aigles au-dessus de leurs portes, pour préserver leurs demeures de la foudre et des influences pernicieuses[1].

VII. — LE FAUCON, EMBLÈME DE SATAN.

Comme l'Aigle emblématique, le Faucon pris sous son mauvais aspect symbolisa l'adversaire du Christ et des Âmes, Satan. Leur commune nature d'oiseaux rapaces les désignait pour ce vilain rôle. Ils sont ainsi l'antithèse du Christ chasseur et pécheur d'âmes, car eux ne poursuivent leurs proies que pour les dévorer.

[1] Cf. J. Reinach, *Séance de l'Académie des Inscriptions*, 4 mars 1907.

C’est le sens du rapace qui se repaît d’un cœur sur une étoffe peinte en un vitrail du XIIIe siècle de la cathédrale de Bourges (Fig. XI).

Loudun (Vienne).

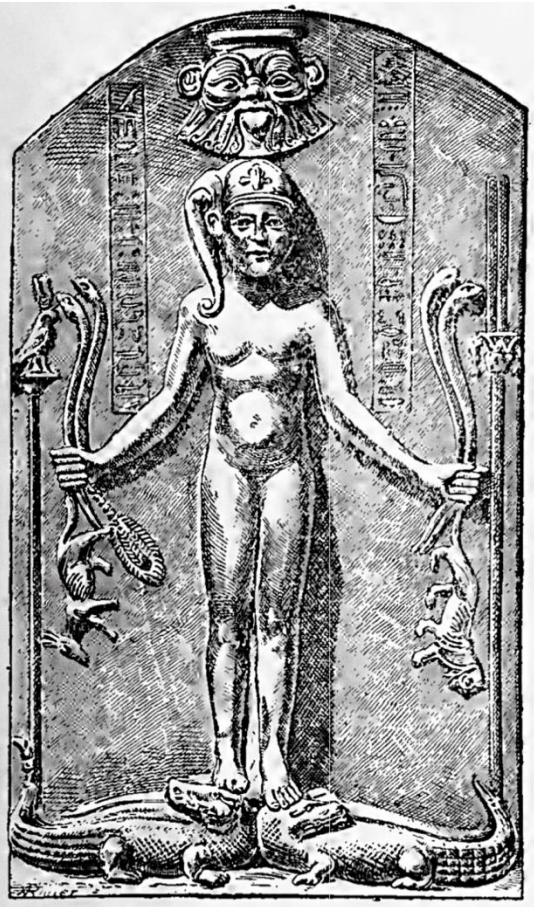
L. CHARBONNEAU-LASSAY.

Fig. XI. — Le rapace infernal (*Bourges, XIIIe s.*).

DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 7, note 4 : « *V. — LE FAUCON DANS L'ART CHRÉTIEN* ».

Henri Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét. et de Liturgie*, t. I, vol. I, col. 1337-1338, fig. 285-286. Paris, Letouzey & Ané, libr. 1924.



285. — Le dieu Horus. Stèle d'Alexandrie au musée de Ghizeh. D'après une photographie.

286. — Jésus-Christ. Peinture de la catacombe de Karmouz. D'après Néroutzos bey, *L'ancienne Alexandrie*, p. 46.